

À cinq heures du matin je devais encore rédiger mon fichu rapport. Derrière la vitre de la fenêtre, dans l'espace entre les deux immeubles d'en face, la ligne d'horizon commençait à s'éclaircir, laissant apparaître le profil des containers et des grues endormies sur le port, le *Forrestal* mouillé au milieu du golfe et le premier tram qui ferrailait dans la via Marina vers le tunnel du Chiatamone. Avant d'aller aux toilettes, j'ai demandé au planton de m'apporter un café. Devant la glace j'ai rentré ma chemise dans mon pantalon et resserré mon nœud de cravate. J'avais une sale tête : de la barbe, les yeux battus et presque incapables de penser.

J'avais passé la nuit sur le périphérique, à la hauteur de la sortie de l'Arenella. Avec police secours nous avons remonté sur la bande d'arrêt d'urgence la longue file des voitures immobilisées, alors que dans le ciel noir les lumières bleues de nos véhicules se confondaient avec celles des éclairs lointains. La police de la route nous avait alertés parce que quelque chose clochait dans cet accident : un camion s'était soudain déporté sur la file de gauche sans raison aucune, avait percuté une voiture et l'avait coincée contre la glissière de sécurité. Après la collision il était retourné dans sa file et s'était éloigné. Personne n'avait pu lire sa plaque et le camion semblait maintenant s'être dissous dans la masse sombre et poisseuse de la ville.

Au téléphone l'officier Dazzi m'avait dit qu'il lui paraissait improbable que le camionneur se soit assoupi : sur la chaussée, quelques mètres avant le lieu de l'accident, on voyait les traces d'un coup de volant délibéré. Il y avait un os. Voilà pourquoi, de tout le service, c'était moi qu'on avait envoyé.

Nous étions arrivés sur les lieux en même temps que l'ambulance et le substitut du procureur. Il avait trop sommeil pour penser à son travail et j'étais trop impressionné pour pouvoir réfléchir. À une dizaine de mètres de la voiture, en dehors des morceaux de tôle et des pneus disséminés ici et là, la boucle d'une chaussure orpheline, entourée d'un cercle tracé à la craie, grésillait à la lumière d'un phare. Par terre, sous un drap blanc que j'avais à peine fait semblant de soulever, il y avait le cadavre d'un homme. Mon premier mort. Et tout ça à cause de Sallustro : cela faisait seulement deux jours qu'on m'avait transféré à la police judiciaire et il m'avait déjà demandé de le remplacer parce que sa femme devait subir une petite intervention... C'est ce qu'il avait dit. Je n'avais pas eu le courage de refuser, même si je ne savais encore rien de mon nouveau travail. J'avais espéré une nuit tranquille, et au lieu de ça je m'étais retrouvé dans le froid, en plein va-et-vient d'adjudants et de lieutenants des carabinieri, et de secouristes qui avaient tous l'air d'attendre mes décisions. Et puis il y avait lui, Andrea Rispoli, ce pauvre type sous le drap. Avec son thorax défoncé et ses intestins répandus hors de son abdomen déchiré ; je me l'étais fait décrire par le légiste parce que je n'avais pas eu le courage de regarder. La puanteur était déjà insupportable, et je n'aurais pas pu revoir ces yeux-là. Ceux de mon père dans son cercueil, nez effilé, teint cireux, une paupière rebelle qui ne voulait pas se

fermer, et la langue inerte, de travers dans la bouche entrouverte.

«Alors, Malinconico, vous vous en occupez?»

– Oui, monsieur le substitut. Allez vous coucher tranquillement.»

J'avais répondu instinctivement, sans réfléchir, comme si j'avais deviné que c'était la seule réponse possible. Quand la veuve était arrivée je m'étais senti perdu. Au premier regard, dans la confusion et l'obscurité, elle m'avait paru très belle. Dans sa précipitation elle avait dû enfile une petite veste, peu adaptée à la température, qui mettait en valeur ce dont la nature l'avait dotée. Mais je pensais à ses larmes, à ses hurlements contre moi quand j'avais refusé de la laisser soulever complètement le drap. J'avais dû lui attraper les bras pour l'empêcher de monter de force dans l'ambulance. Ensuite je m'étais efforcé de prendre un ton calme et persuasif pour la convaincre de se faire accompagner à la morgue par un agent.

Quand la dépanneuse avait enfin déblayé la route nous étions restés un moment pour surveiller le lent écoulement du flot de véhicules en attente, la procession de tous ces feux rouges arrière tristement rassemblés. Finalement, l'officier Lo Vito m'avait lancé un regard plein d'espoir.

«On s'en va, commissaire?»

Il avait suffi d'un vague signe d'assentiment, accordé à contrecœur, pour qu'il saute en voiture et mette le contact. En vingt minutes nous étions de retour au commissariat. À présent le planton m'apportait mon café et j'avais du mal à me regarder dans la glace des toilettes. L'idée de devoir retourner dans le bureau écrire ce rapport inutile m'embêtait plus que tout. Mais j'y suis retourné; j'ai chargé Lo Vito d'interroger les deux témoins et je me suis assis à ma table. J'ai allumé une cigarette, la énième. J'en avais perdu

le compte. Du reste, ce n'était pas la nuit idéale pour essayer de moins fumer. Sur les feuillets que j'avais sous les yeux ne figuraient que trois ou quatre noms entourés d'une multitude de petits dessins géométriques. Rispoli Andrea, né à Alessandria, etc., profession traducteur et écrivain, marié à Bastidas Micaela, née au Pérou, physiothérapeute ; puis les deux témoins que nous avons réussi à trouver et le numéro d'immatriculation de sa voiture, laquelle, totalement détruite, était actuellement en bas dans la cour en attente de vérifications ultérieures. Avec un profond soupir je me suis mis à taper sur les touches tandis que des nappes de fumée lente se promenaient déjà autour de la lumière de la lampe, projetant des ombres légères sur les murs mal repeints et les taches d'humidité décolorées. Un quart d'heure plus tard, Lo Vito est revenu m'apporter les témoignages inutiles des deux malheureux qui avaient eu la malchance de se trouver sur le périphérique à une courte distance derrière le camion. J'ai ajouté deux ou trois phrases à mon rapport, je l'ai relu en vitesse et j'ai retiré le feuillet de la machine. Je l'ai signé et l'ai remis au sous-officier de service. Six heures vingt, excellente heure pour mettre un terme à une journée.

Dans les rues désertes la nuit se transformait en jour sans cesser d'être la nuit. Je marchais lentement, fatigué, dans la via Nardones, en laissant ma pensée filer irrémédiablement dans les canaux de ma mémoire, se dissiper dans la toute petite pluie fine et impalpable qui flottait autour des lampadaires de la piazza Plebiscito. Enfin chez moi, j'ai essayé de fermer les rideaux pour parvenir à dormir, mais je suis resté longtemps dans une attente sourde, absorbé par cette aube blême qui se faufilait entre les lattes de la persienne et n'en finissait pas.

Quand je me suis réveillé, je suis resté couché à écouter l'eau gargouiller des toits dans la gouttière, la pluie qui frappait les vitres dans un grésillement irrégulier. C'était mon jour de repos et je voulais en profiter. Quelqu'un du bureau allait interroger la veuve pendant que je resterais là, dans un rai de lumière, content de m'être creusé une niche dans laquelle je pouvais exister le moins possible, où il me semblait pouvoir disparaître. Je ne voulais pas penser à Rispoli, à cette paupière à demi fermée, à cette langue de travers, aux deux témoins qui confirmaient avoir vu le camion déboîter brutalement vers la gauche, comme sous le coup de l'endormissement, mais regagner ensuite sa file avec un grand calme, sans aucun à-coup. Or, Lidia est arrivée telle la mousson, aussi violente et prévisible qu'elle. J'ai regretté de lui avoir accordé trop de privautés; nous avons même échangé nos clés. Elle a ouvert la porte toute grande en s'employant à ne pas m'épargner le moindre bruit, elle a tiré les persiennes du séjour et elle est allée à la cuisine préparer le café.

« Bonjour », a-t-elle dit en ouvrant les rideaux de ma chambre. Une clarté sale m'a brûlé les yeux pendant que le tintement de la petite cuillère dans la tasse fumante fouillait dans ma tête en me blessant comme un scalpel. Je n'avais pas la force de lui dire d'arrêter, d'y aller un peu plus doucement. Et elle en a profité pour me sermonner.

Elle m'a chuchoté à l'oreille: « Commissaire, commissaire... » Elle aimait bien m'appeler comme ça quand elle se sentait très amoureuse. « Tu crois que c'est l'heure de dormir? »

Pendant qu'elle m'embrassait je me suis demandé si ce n'était pas le moment de lui dire que j'aurais voulu rester seul. J'ai aussitôt écarté cette idée. Une idée trop triste, trop violente, que Lidia, après tant d'années, n'aurait pas

encore pu comprendre. D'un mouvement léger Lidia a enlevé sa jupe et s'est glissée près de moi sous les couvertures. La pluie avait cessé, mais pas la moindre brèche de bleu ne s'était ouverte dans le ciel. Alors que j'aurais voulu rester immobile, muet et en paix dans le silence pour assister à ce qui allait arriver, Lidia, qui me regardait les yeux brillants, m'embrassait dans le cou, se penchait et me grimpait dessus à califourchon...

Le clocher de l'église voisine a sonné trois heures, puis quatre. Lidia entre mes bras je n'ai rien trouvé à dire, pas même un mensonge. J'ai fait semblant de m'intéresser aux nuages qui s'amoncelaient en écheveaux opaques dans le ciel fatigué.

Elle m'a demandé: « Qu'est-ce que tu as ?

– Rien, encore sommeil. »

J'ai fermé les yeux, savourant d'avance le moment où je serais réellement seul dans la maison silencieuse. Alors Lidia s'est levée et rhabillée.

« Je m'en vais », a-t-elle dit en me regardant avec insistance. Elle a attendu quelques secondes que je lui demande de rester, et elle est sortie de la chambre tête basse.

En proie à un vague remords je lui ai crié: « Je te téléphone. » Les fenêtres sont soudain devenues plus lumineuses, éclairées par les lampadaires. Il était déjà très tard. Le ciel, impassible, s'est refermé sur un croissant de lune.

« Ah non, alors ! Je l'avais mise ici, sur la table.

– Et elle doit y être. » L'officier Lo Vito me l'a assuré les yeux écarquillés. « Ici, personne ne touche à rien... »

Il s'est levé avec beaucoup de condescendance et s'est approché.

J'ai insisté. « Mais elle a disparu. Ce sont sûrement les fantômes... »

Lo Vito a regardé et a lissé sa moustache ridicule. Puis il a tendu le menton pour m'indiquer sous le tas de journaux la chemise bleu clair étiquetée RISPOLI ANDREA. Il était sérieux, mais sous le masque de son visage on devinait un sourire satisfait, de la taille de la piazza Plebiscito.

J'ai insisté. « Je ne l'avais pas laissée là, je l'avais mise bien en évidence, au milieu de la table. » Puis j'ai décidé qu'il valait mieux faire comme si de rien n'était et laisser la journée suivre son cours.

Chaque matin, en m'installant dans ce fauteuil au cuir élimé d'une couleur défraîchie, je me sentais complètement déplacé. Ça peut paraître difficile à croire, mais quand j'étais jeune je n'aurais jamais imaginé devenir commissaire de police. J'avais d'autres projets. Nous étions dans les années soixante-dix, les années des mobilisations, de la politique. Nous visions haut. Mais après le bac il y avait eu autant d'échecs que de tentatives. J'avais essayé l'université, le journalisme, mais dans les années quatre-vingt à Naples,

si vous n'étiez pas le fils de quelqu'un de connu, certains métiers, vous pouviez les oublier. Pour gagner ma vie j'avais fini par taper à la machine dans un cabinet juridique. Je m'étais présenté en passant le concours d'accession à l'un des cinq postes de vice-commissaire adjoint, rien que pour rassurer mes parents et avoir la conscience en paix, en espérant échouer pour pouvoir me plaindre ensuite du mauvais sort qui planait sur ma vie. Et la vie s'était vengée : j'avais réussi.

Que faire ? Me résigner. Je n'avais guère d'autre choix, et aucun bien au soleil. Je m'étais donc enveloppé dans la routine quotidienne comme dans une couverture, en veillant surtout à ne pas trop me faire remarquer, à m'abriter constamment derrière un mur d'indifférence, derrière un ennui subtil glissé entre toutes choses. On dit que ce changement de perspective, cette espèce de reddition au monde est un passage obligé entre la jeunesse et la maturité. Mais c'est faux. Je l'ai compris après, bien plus tard, quand j'ai atteint les cinquante ans ; à ce stade j'aurais voulu tout rattraper, dévorer la vie que j'avais laissée s'écouler inutilement en la regardant de loin... Mais il était déjà trop tard, le train était passé. Tandis qu'à l'époque où j'aurais encore pu le prendre, j'avais vraiment la sensation que ma façon de ne jamais m'y mettre à fond, mon indifférence, ma résignation à vivre ce qui se présentait cachait une vocation de héros, voire de martyr. C'est pourquoi je me bornais à regarder passer le train avec une moue de mépris, sans jamais monter dedans. Donc ce matin de 1986 aussi, assis à ma table au commissariat, j'ai ouvert sans trop d'enthousiasme la chemise bleu clair que je retournais entre mes mains, en cherchant à me rappeler si j'avais déjà lu quelque chose de cet Andrea Rispoli. En tant qu'écrivain il n'était absolument pas célèbre. Il n'était

pas de ceux qui écrivaient dans les journaux importants ou passaient à la télévision. Mais ça ne voulait rien dire.

«Alors, commissaire, par où on commence ? » a soudain demandé l'officier.

Parfois, rien qu'en parlant, Lo Vito me tapait sur le système.

Agacé, je lui ai répondu : «Du calme et de la concentration. Il vaut peut-être mieux que nous prenions d'abord un café.»

Lo Vito est sorti et j'ai parcouru les quatre ou cinq feuillets que contenait la chemise. Malheureusement, j'imaginai déjà comment ça allait finir : je déposerais une plainte contre X, l'affaire serait classée au bout de quelques mois, et hop, à la trappe. Je l'avais déjà fait très souvent, mais jamais encore je ne m'étais senti dans une telle impossibilité de me décider. Je l'ai dit, c'était mon premier mort. La faute revenait peut-être réellement à un camionneur assoupi, mais un je-ne-sais-quoi me disait qu'il y avait autre chose, que je ne devais pas me fier aux apparences. En attendant je n'avais pas le moindre élément auquel me raccrocher, pas même un numéro d'immatriculation qui me permette de remonter au chauffeur du camion. Avant l'accident, les deux témoins n'avaient pas fait attention à sa plaque, et ensuite, après le choc, ils n'avaient pensé qu'à éviter de s'écraser contre la voiture de Rispoli. Que pouvais-je faire ? Je n'ai même pas attendu le retour de Lo Vito. J'ai signé la plainte contre X et l'ai laissée sur la table, avec un mot griffonné : «Un appel urgent. À plus tard.» Ma seule envie était de fuir pour pouvoir ruminer en paix la question de Lidia et moi, et celle de l'homme massacré sous le drap.

Je me suis mis à marcher au hasard en regardant distraitement les voitures qui descendaient la via Toledo en

une sorte de parade. À la hauteur de la piazza Trieste e Trento, au lieu de tourner à droite j'ai continué vers Santa Lucia et j'ai débouché dans la via Partenope. C'était un après-midi très froid, clair comme le cristal. Dans l'air transparent tout semblait plus vrai que nature, les couleurs paraissaient plus vives. Et elles me distraient de toute réflexion. Au-dessous de Castel dell'Ovo je me suis assis sur une barque retournée, en fourrant les mains dans les poches de mon manteau et en croisant les jambes pour me réchauffer. J'ai allumé une cigarette et contemplé longuement cette mer presque hivernale, la colline Posillipo sculptée sur le ciel qui s'obscurcissait soudain. Le vent avait forcé et entraînait des nuages noirs de pluie. J'ai eu plaisir à penser que ce même vent me poussait vers la maison de Lidia, même si je savais devoir y affronter encore une bataille : vivre ensemble, l'enfant que je n'avais jamais voulu... Ce n'étaient certainement pas des sujets dont je parlais avec plaisir. Depuis quelques années je les avais presque interdits dans nos conversations. Des histoires de femmes, me disais-je en pestant contre leur monde opprimant, excessif, psychologiquement embrouillé. Mais Lidia ne se résignait pas ; de temps en temps elle revenait à la charge, cherchant toujours à ne pas montrer combien ces deux désirs la tenaillaient. Je le savais et faisais comme si de rien n'était. Mais entre nous c'était la guerre, une longue et exaspérante succession de batailles à coups d'épingle.

J'ai tourné la clé lentement et la serrure a joué sans bruit. J'ai poussé la porte en la soulevant un peu pour qu'elle ne grince pas, et j'ai avancé jusqu'au centre de la pièce sur la pointe des pieds.

« Alberto ? »

Bizarrement, Lidia devait être couchée ; une bouffée de lumière passait par la porte entrouverte.

« Alberto ! »

Cette fois il y avait un point d'exclamation après mon nom, elle m'appelait. Je suis entré et elle m'a accueilli à bras ouverts en m'invitant à la rejoindre. Je me suis plaqué mon plus beau sourire sur la figure et me suis assis au bord du lit en lui tenant la main.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Lidia a retiré la main et a fait semblant d'arranger ses cheveux. Je me suis déshabillé, je me suis glissé dans le lit et je l'ai prise dans mes bras. Un coup de tonnerre pas très loin a précédé de peu une pluie battante et soudaine.

« À quoi tu penses ? »

J'ai menti. « À rien. »

Il y a eu un nouveau silence, plus long, plus épais, rompu seulement par la pluie qui fouettait les vitres tel du sable à travers un tamis. Tout à coup, Lidia a regardé fixement le plafond et a reniflé. Au bord des larmes elle s'est nichée contre mon cou et m'a parlé de Clelia en chuchotant. Elle était allée la voir à l'hôpital. La chambre était lumineuse, mais grise de la tristesse qui enduisait les murs gris, les meubles en Formica, les coins que personne n'avait jamais nettoyés. Sa meilleure amie était couchée, les yeux bandés, la tête de côté sur l'oreiller. Autour d'elle, sa mère, son frère Giulio et d'autres personnes que Lidia ne connaissait pas parlaient à voix basse. Tous lui avaient dit bonjour en silence, puis Giulio s'était avancé pour l'embrasser sur les joues et lui avait fait signe de se taire : Clelia se reposait. Il l'avait prise par le bras et emmenée dans le couloir. L'odeur de médicaments et de désinfectant y était encore plus forte, comme toujours dans les hôpitaux. Avant que Giulio parle, Lidia avait senti quelque chose dans son regard en scrutant la pénombre de ses yeux pour deviner ce qu'ils ne lui disaient pas encore : Clelia allait rester

aveugle, le décollement de la rétine était irréversible. Lidia avait posé la question, prononcé le mot pour la première fois. Giulio l'avait confirmé en baissant les yeux, puis tous deux étaient restés silencieux. Pour gagner du temps, Lidia avait observé une tache d'humidité sur le mur et les fleurs en plastique aux pieds d'une Sainte Vierge en plâtre. Un infirmier haut comme trois pommes était passé et avait dit qu'ils ne pouvaient pas rester là.

« Se peut-il qu'il n'y ait rien à faire ? En Amérique, en Espagne, en Russie... »

Giulio avait haussé les épaules et murmuré que, naturellement, ils allaient se renseigner, qu'ils feraient tout leur possible. Lidia s'était approchée des grandes baies et avait appuyé le front contre la vitre. Plutôt mourir que de retourner dans la chambre, dans cet air rance. Ce sont des choses que l'on pense quand la douleur fait remonter les souvenirs, quand on ne peut même pas fumer une cigarette pour dénouer le nœud qui serre la gorge. Avec un dernier coup d'œil vers le couloir désert, elle avait appuyé sur le bouton et l'ascenseur était arrivé avant qu'elle ait eu le temps de dire au revoir à Giulio qui l'observait de loin.

En évitant de me regarder, Lidia s'est essuyé les yeux et s'est étalé du mascara jusqu'aux oreilles. Je me suis levé pour aller lui chercher un verre d'eau et je l'ai fait se pelotonner près de moi. Dehors il pleuvait avec un bruit tellement soutenu que je me suis dit qu'il était inutile de parler. Seuls les enfants ignorent que parfois on peut et on doit parler, même quand on n'a rien à dire. Moi, je me suis tu. Dans ma tête tout était aussi gris et compact qu'un vieux tableau noir usé, qu'un ciel sans aucune échappée de bleu.